

## Zola et le roman idéaliste à la Sand

Takuzo TANAKA

Dans la formation de l'esthétique naturaliste d'Émile Zola, il ne faut pas oublier le grand rôle joué par le roman romantique, romanesque et mondain alors à la mode : il établit sa théorie naturaliste en se référant toujours à ce genre de roman qu'il appelle le « roman idéaliste ». Dans cet article, nous nous proposons d'examiner sa critique du roman idéaliste de George Sand aux écrivains de la *Revue des Deux Mondes*, ce qui nous permettra de remettre en lumière quelques traits caractéristiques de son esthétique.

C'est dans sa lettre à Jean-Baptistin Baille datée du 2 mai 1860<sup>1</sup> que le jeune Zola, alors âgé de 21 ans, parle du roman de George Sand pour la première fois : il y écrit ses impressions sur trois des ouvrages de Sand : *André*, *Lucrezia Floriani*, *La Mare au diable*. Ici, on constate l'admiration de Zola pour la romancière qui, lui semble-t-il, rêve un amour paisible avec « un grand esprit de charité<sup>2</sup> » ; il aime surtout *La Mare au diable*, car ce roman champêtre est rempli de tendresse et de charité, sans le drame terrible de l'amour tel qu'il se présente dans *Lucrezia Floriani*. Ce qui nous intéresse dans cette lettre, c'est que Zola y professe sa sympathie pour l'esthétique idéaliste chère à Sand, en affirmant que « ce n'est pas en montrant brutalement son mal à un homme qu'on le guérit ; mais, au contraire, en lui faisant voir le bonheur qu'il goûterait s'il avait suivi la bonne voie<sup>3</sup> ». Plus tard, comme nous le verrons, il attaquera vivement cette esthétique qui s'oppose radicalement à celle du roman réaliste et naturaliste.

---

<sup>1</sup> Zola, *Correspondance*, éditions du CNRS, tome I, 1978, lettre 17.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 156.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 153.

La même année, le jeune Zola analyse longuement *Jacques de Sand* dans la lettre du 4 juillet<sup>4</sup>. On y voit que ce roman tragique provoque en lui une vive émotion ; mais, ici, tout en admirant *Jacques* comme œuvre d'art, il émet des réserves sur la thèse du roman contre le mariage, surtout sur la façon de la démontrer : le héros Jacques est un personnage trop idéal et trop exceptionnel pour que la philosophie de cet ouvrage soit pratique. Zola conclut « que, poète, je n'ai jamais rien lu d'aussi beau, mais que, homme, je me refuse à ce désolant mélange d'idéal et de réalité<sup>5</sup> ». Il faut noter que cette opinion contient déjà en germe la théorie naturaliste qui exclut tout l'idéalisme de l'œuvre romanesque. En tout cas, ici aussi, le jeune Zola apprécie avant tout la poésie chez Sand<sup>6</sup>.

Il est à remarquer que dans ses œuvres critiques<sup>7</sup>, Zola ne cesse d'estimer beaucoup le talent de cet écrivain comme poète : en 1872, dans le compte-rendu de *Nanon*<sup>8</sup>, il qualifie ce roman de Sand de poème en prose dans lequel « tout est bon, tout est bien » (X, 970). Mais, d'autre part, il considère *Nanon* comme un type de roman démodé : il y annonce que cette sorte de roman idéaliste sera remplacée par le roman naturaliste : « nous assistons au crépuscule de 1830. [...] Il faut nous tailler une besogne, nous adresser à la science, à la vérité. Si nous n'avons pas la grâce des poètes, nous n'aurons pas leurs doux mensonges » (X, 971). Comme nous le verrons, Cette vision de l'évolution littéraire reviendra dans la critique zolienne.

En 1876, à l'occasion de la mort de Sand, Zola publie une longue

---

<sup>4</sup> Lettre à Baille, *Ibid.*, lettre 26.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 199.

<sup>6</sup> En outre, Zola parle d'*Indiana* de Sand dans sa lettre à Baille du 2 juin 1860 ; voir *Ibid.*, lettre 20.

<sup>7</sup> Les références aux œuvres critiques de Zola renvoient à l'édition suivante : Zola, *Œuvres Complètes* [désignées ci-dessous par *OC*], Cercle du Livre précieux, 1966-1969, 15 vols. Dorénavant, après chaque citation, nous indiquons entre parenthèses le numéro du tome en chiffres arabes et celui de la page en chiffres romains.

<sup>8</sup> Cet article est publié dans *La Cloche* du 30 octobre 1872 et repris dans *OC*, t. X, p. 968-971.

étude sur cette romancière, intitulée « George Sand » dans laquelle il étudie la vie, le tempérament et l'œuvre de Sand, tout en critiquant son esthétique idéaliste.<sup>9</sup> Zola commence par s'opposer à Balzac : ces écrivains représentent les deux types du roman contemporain : tandis que Balzac, incarnation du vrai, a ouvert « la voie du naturalisme exact dans ses analyses et ses peintures » (XII, 391), Sand, personnification du rêve, a frayé « la voie de l'idéalisme prêchant et consolant les lecteurs par les mensonges de l'imagination » (XII, 391). Et dans la dernière partie de cet article, il conclut que c'est Balzac qui reste et restera le plus influent et le plus triomphant des deux romanciers : « à cette heure, dans la lutte du vrai et du rêve, c'est le vrai qui l'emporte [...]. Je me laisserais à nommer les disciples de Balzac ; ses œuvres disparaîtraient, son nom s'effacerait, que son influence continuerait à régir les lettres françaises, parce qu'il a été l'homme de la science moderne, parce qu'il s'est rencontré avec le mouvement même du siècle. Il allait en avant, quand George Sand restait stationnaire. De là sa victoire » (XII, 412). Dans cette optique, si « George Sand représente une formule morte » (XII, 413), c'est qu'elle ne coïncide pas avec l'évolution scientifique de l'époque.

Selon Zola, l'auteur de *La Mare au diable* est héritière de l'idéalisme de Rousseau et de Chateaubriand : « elle n'est rien de révolutionnaire, littérairement parlant. Sa méthode, sa phrase sont absolument dans la tradition ; la chaîne ne se rompt pas en passant par ses œuvres » (XII, 390), c'est-à-dire que Sand reste stationnaire dans le romantisme traditionnel depuis *La Nouvelle Héloïse*. Et Zola insiste sur « les mensonges de l'imagination » (XII, 391) qui caractérisent le romantisme sandien. Ces mensonges se manifestent surtout par les décors romanesques à la Walter Scott tels qu'ils se trouvent dans *Mauprat* : « le manoir sinistre où des revenants se promènent la nuit, la tour en ruine habitée par un philosophe rustique, la scène de débauche que termine la victoire de l'innocence sur le

---

<sup>9</sup> Cet article est publié dans *Le Messager de l'Europe* en juillet 1876 et repris dans *Documents littéraires, OC*, t. XII, p. 389-413.

vice [...]. Des clairs de lune blanchissent le perron du château, Un rossignol chante, pendant les longues conversations des amants » (XII, 407).

Dans cet article, il faut noter aussi que Zola souligne la féminité de Sand de façon à expliquer sa tendance poétique à s'envoler vers le rêve. Refusant de voir en elle « un réformateur, un révolutionnaire entêté dans sa haine contre la société » (XII, 397), Zola soutient qu'elle est « simplement restée femme, en tout et toujours. [...] femme attachée fatalement à son sexe, le subissant et découlant de lui » (XII, 397), et que sa tendance à tout idéaliser s'explique par « le sentiment de pudeur de la femme et la répugnance du poète pour les saletés de la nature humaine » (XII, 398). D'ailleurs, « en dehors de sa fidélité aux beaux et aux grands sentiments généraux, il n'est pas de thèse qu'elle n'ait soutenue, puis combattue » (XII, 399): Telle est, d'après Zola, la marque de son sexe. Nous ne mettrons pas ici en question les idées de Zola sur la femme<sup>10</sup>, mais nous pouvons remarquer que le roman idéaliste lui semble être une poésie de nature féminine.

Zola termine cette étude par la prédiction suivante : si le nom de Sand reste le représentant d'une forme littéraire, on ne lira cependant plus ses livres : « Il est des écrivains, comme Chateaubriand, par exemple, qu'on ne lit plus et qui demeurent de hautes et de belles figures. [...] comme ils n'ont pas travaillé pour la vie, la vie les dédaigne » (XII, 413). Le jugement de Zola est clair : George Sand n'est qu'un poète rêveur qui ne vit pas dans la « vie » mais dans son imagination.

Or, Zola prétend que Sand n'a que trois héritiers qui sont autant de collaborateurs de la *Revue des Deux Mondes*<sup>11</sup> : « M. Octave Feuillet, qui reste le soutien le plus ferme du romanesque. Ensuite vient M. Victor Cherbuliez, auquel George Sand a légué sa fameuse tour, la

---

<sup>10</sup> Sur cette question, voir Chantal Jennings, « Zola féministe ? », *Les Cahiers naturalistes*, n° 44, 1972, p. 172-187 et n° 45, 1973, p. 1-22.

<sup>11</sup> Sand elle aussi collabore régulièrement à cette revue de 1832 à 1840 et de 1858 à 1876.

tour ruinée et couverte de lierre, où les amants bien nés se rencontrent à minuit. [...] M. André Theuriet, un esprit très fin et très tendre, qui invente des histoires charmantes » (XII, 413). Plus tard, Zola parlera plus longuement de ces écrivains de la *Revue des Deux Mondes* dans le troisième chapitre d'un article figurant dans *Les Romanciers contemporains*<sup>12</sup>. Zola y fait « le bilan du roman idéaliste » (XI, 231), en prenant ceux qui « tiennent de George Sand et de Lamartine, les doux, les élégants, les idéalistes et les moralistes », tels que Jules Sandeau, Octave Feuillet, Victor Cherbuliez, Louis Ulbach, Louis Énault, Paul Perret, André Theuriet : sauf Ulbach et Énault, ils collaborent tous à la *Revue des Deux Mondes*.

Cet article est célèbre par son réquisitoire contre les romanciers idéalistes à la mode. D'abord, Zola se moque de l'académicien Jules Sandeau, et déjà retiré de la vie littéraire active : « on le rencontre parfois aux abords de l'Institut, fumant, se promenant comme un bon bourgeois, l'air paternel et détache des gloires d'ici-bas » (XI, 227). Octave Feuillet qui est le « romancier aristocratique » (XI, 228) le plus à la mode sous le second Empire, ne lui semble qu'« un délayage de Musset et de George Sand ; toute son invention a été de se faire l'avocat du devoir et de la morale, où ses deux aînés s'étaient montrés les avocats de la passion » (XI, 228). Zola trouve en Victor Cherbuliez « un élève direct de George Sand » (XI, 230) : comme dans *Mauprat*, dans les romans de ce genevois, « les intrigues nagent en plein romanesque, la nature intervient comme toile de fond, avec des touches poétiques » (XI, 230). Cherbuliez lui semble mentir plus facilement que Feuillet en mettant en scène des personnages étrangers dans son œuvre. Selon Zola, les lecteurs se lassent de « ces éternelles histoires à dormir debout, où le drame est fait des sentiments les plus faux et les plus alambiqués » (XI, 230)<sup>13</sup>.

---

<sup>12</sup> Cet article est publié dans *Le Messager de l'Europe* en septembre 1878 et repris dans *Le Roman expérimental*, OC, t. X, p. 1231-1258.

<sup>13</sup> On doit faire remarquer que la première critique littéraire signée par Zola est le compte-rendu d'un roman de Cherbuliez, *Le Comte Kostia* (1863), qui est publié

Il faut noter que Zola y fait observer la popularité de ces romanciers parmi les femmes du monde : Sandeau est « un délicat qui a plu dans le monde lettré par des qualités de demi-teinte. Il a eu surtout un public de femmes et de jeunes filles » (XI, 228) ; les romans de Feuillet « ont passionné un moment toutes les belles dames » (XI, 228) ; Cherbuliez est également « un auteur aimé des dames » (XI, 230). On peut dire que c'est l'un des traits les plus caractéristiques du roman idéaliste à la George Sand.

Voici les jugements de Zola sur les autres idéalistes cités : chez Louis Ulbach qui dérive de Lamartine, « le style manque, la façon personnelle de sentir, le mot juste qui rend la sensation » (XI, 231) ; Louis Énault n'est que « la caricature du genre » (XI, 231), en inventant « la pommade de l'idéal, le sirop du romanesque » (XI, 231) ; Paul Perret est « un sous-Cherbuliez, comme M. Cherbuliez est un sous-Feuillet ». Avec le charme de ses récits rustiques à la Sand, André Theuriet est selon Zola « le seul romancier nouveau qu'on puisse lire avec plaisir dans la *Revue des deux mondes* » (XI, 231).

A la fin de ce chapitre, Zola affirme de nouveau le mouvement littéraire de cette époque : la mort prochaine de l'école idéaliste et le triomphe grandissant de l'école naturaliste : dès lors que les écrivains naturalistes comme Alphonse Daudet sont devenus puissants, « le public, habitué maintenant à des peintures exactes, à une analyse minutieuse de la vie réelle, ne goûte plus autant les mensonges aimables et les intrigues romanesques de l'école idéaliste » (XI, 229). On y retrouve la même conclusion que celle de l'article consacré à Sand : « Je ne vois pas, dans la génération qui grandit, un seul écrivain de talent qui consente à chausser les souliers de George Sand. Je vois au contraire toute une poussée de jeunes auteurs prêts à suivre la voie si largement ouverte par Balzac. C'est là qu'est

---

dans *La Revue contemporaine* du 31 janvier 1863. Dans cet article, tout en faisant des réserves sur les aspects mélodramatiques de ce roman, Zola trouve que Cherbuliez « arrive à des effets neufs et saisissants » (X, 296).

l'avenir, c'est là qu'est la vie » (XI, 232).

L'idéalisme est la littérature du passé et le naturalisme est celle de l'avenir. C'est dans cette perspective que Zola critique le conservatisme de la *Revue des Deux Mondes* et de l'Académie française : la *Revue des Deux Mondes*, dans laquelle n'ont jamais paru les romans naturalistes, se trouve « en dehors du mouvement, avec des romanciers de second et de troisième ordre » (XI, 229). Or, il trouve que cette revue a « la spécialité de fabriquer des académiciens. M. Buloz<sup>14</sup>, s'il payait peu ses rédacteurs, les alléchant par la perspective d'un fauteuil académique » (XI, 230) : à cette époque, parmi les académiciens on ne compte que deux romanciers : Jules Sandeau et Octave Feuillet<sup>15</sup> ; l'Académie ferme ses portes aux romanciers réalistes comme Balzac et Flaubert. « Comme la *Revue des Deux Mondes*, dit Zola, elle se met de parti pris en dehors du mouvement. [...] Si le mouvement s'accroît de plus en plus, comme je le crois, il viendra une époque où elle sera emportée » (XI, 229-230)<sup>16</sup>.

Précisons ce que Zola attaque dans le roman idéaliste. D'abord, c'est son côté romanesque. Dans « Le Naturalisme au théâtre<sup>17</sup> », il affirme que « rien n'est dangereux comme le romanesque ; telle œuvre, en peignant le monde de couleurs fausses, détraque les imaginations, les jette dans les aventures » (X, 1242). Et Zola explique clairement ce danger du romanesque dans « De la moralité

---

<sup>14</sup> Il s'agit de François Buloz qui est rédacteur en chef de la *Revue des Deux Mondes* à partir de 1831 jusqu'à sa mort de 1877. Zola parle de lui et de sa revue dans « La Critique contemporaine », article publié dans *Le Messager de l'Europe* en février 1878 et repris dans *Documents littéraires, OC*, t. XII, p. 465-478.

<sup>15</sup> Victor Cherbuliez aussi entrera à l'Académie en 1881, ce que Zola prévoit dans cet article : « j'ai bien peur que le jour où l'Académie aura un romancier à nommer, elle ne choisisse M. Cherbuliez » (X, 230).

<sup>16</sup> Sur l'attaque de Zola contre l'Académie, voir aussi les articles suivants : « Le Nouvel immortel », *L'Événement illustré* du 11 mai 1868, *OC*, t. X, p. 746-748 et « Pluie de couronnes », *Figaro* du 15 août 1881, *OC*, t. XIV, p. 638-643. Pourtant, à partir de 1888, Zola lui-même posera sa candidature à un fauteuil académique, en vain.

<sup>17</sup> Cet article est publié dans *Le Messager de l'Europe* en janvier 1879 et repris dans *Les Romanciers contemporains, OC*, t. XI, p. 221-252.

dans la littérature<sup>18</sup> » : « Walter Scott a fait plus de filles coupables et de femmes adultères que Balzac. George Sand a créé toute génération de rêveuses et de raisonneuses insupportables. Chez une femme qui prend un amant, il y a toujours au fond la lecture d'un roman idéaliste, que ce soit *Indiana* ou *Le Roman d'un jeune homme pauvre*<sup>19</sup>. Rien ne trouble comme ces pages, qui emportent le lecteur dans le rêve des grandes passions, et où, quel que soit le dénouement, la faute devient le seul bonheur désirable sur terre, grâce au tableau mensonger et séduisant que l'auteur fait de l'amour » (XII, 511). Pendant la campagne littéraire pour le naturalisme, Zola ne cesse de signaler cette mauvaise influence du livre romanesque sur les jeunes filles et les femmes, qui fait songer à l'intoxication d'Emma Bovary par ses lectures.

En 1868, dans « A messieurs les membres de la commission du colportage<sup>20</sup> », article écrit pour défendre *Thérèse Raquin*, menacé par la censure, Zola prétend qu'« un roman de Walter Scott peut jeter une jeune fille nerveuse dans les bras d'un amant » (X, 757) et que *Thérèse Raquin* est « une étude sincère des passions [qui] épouvantera sans doute une jeune fille, mais en lui donnant la science de la vie et le courage du bien » (X, 757). Il faut noter que Zola n'apprécie guère Walter Scott qui, à ses yeux, représente le romancier romanesque se conformant au goût facile du public : dans son étude sur Balzac<sup>21</sup>, Zola dit qu'il est très curieux de voir l'auteur de *La Cousine Bette* « se passionner ainsi pour l'écrivain bourgeois, qui a traité l'histoire en romance. Walter Scott n'est qu'un arrangeur habile, et rien n'est moins vivant que son œuvre » (XI, 50).

Dans *Une page d'amour* (1878), l'héroïne Hélène Grandjean subit

---

<sup>18</sup> Cet article est publié dans *Le Messager de l'Europe* en octobre 1880 et repris dans *Documents littéraires*, OC, t. XII, p. 484-512.

<sup>19</sup> *Indiana* est le roman de Sand publié en 1832. *Le Roman d'un jeune homme pauvre* est l'un des romans les plus célèbres d'Octave Feuillet publié en 1858.

<sup>20</sup> Cet article est publié dans *La Tribune* du 9 août 1868 et repris dans OC, t. X, p. 755-759.

<sup>21</sup> Cet article intitulé « Balzac » est publié dans *Le Messager de l'Europe* en janvier 1877 et repris dans *Les Romanciers contemporains*, OC, t. XI, p. 25-65.



une influence néfaste de la lecture de Scott. En lisant *Ivanhoé*, elle pensait : « comme ces romans mentaient ! [...] c'étaient des fables bonnes pour les têtes vides, qui n'ont point le sentiment exact de la vie<sup>22</sup> » ; mais, d'autre part, « elle restait séduite pourtant, elle songeait invinciblement au chevalier Ivanhoe [sic] si passionnément aimé de deux femmes<sup>23</sup> ». Cette lecture réveille en elle la douceur de l'amour et contribue à la pousser à l'adultère.

Zola remarque également le danger du roman romanesque de George Sand ; admettant le talent de la romancière, il ne considère pas son œuvre comme immorale, mais ses livres romanesques lui semblent faits « pour pervertir les intelligences » (XII, 411) : ses lecteurs gardent le souvenir d'un rêve charmant ; si la réalité cruelle les blesse, ils seront découragés, dépaysés et « prêts à toutes les naïvetés et à toutes les folies » (XII, 411). Dans *Pot-Bouille* (1882), Marie Pichon est une victime d'*André* de George Sand. Cet épisode est une illustration complète du danger du roman romanesque : le père de Marie lui a donné à lire *André* avant le mariage de celle-ci, en considérant ce roman comme « une œuvre sans danger, toute d'imagination, et qui élève l'âme<sup>24</sup> ». Plus tard, Marie, déçue par son mari maussade et correct, relit *André*. Après cette lecture, elle se trouve « si pleine de son émotion, des rêveries confuses de sa lecture<sup>25</sup> » qu'elle cède facilement à son voisin séducteur, Octave Mouret<sup>26</sup>.

Ainsi, Zola prétend que le roman idéaliste est nuisible à la morale des lectrices par son côté romanesque. Mais, ce qui nous paraît plus essentiel dans sa critique contre le roman idéaliste, c'est qu'il

---

<sup>22</sup> Zola, *Une page d'amour, Les Rougon-Macquart* [désignées ci-dessous par RM], Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1961, p. 847.

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> Zola, *Pot-Bouille*, RM, t. III, 1964, p. 67.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>26</sup> Le cas de Marie illustre une des formes d'adultère de la bourgeoisie que Zola appelle « l'adultère par bêtise » ou « l'adultère sentimental ». Voir « L'Adultère de la bourgeoisie », article paru dans *Le Figaro* du 21 février 1881 et repris dans *Une campagne*, OC, t. XIV, p. 531-537.

condamne toujours la morale elle-même qui est prêchée par ce genre de roman. Or, pour Zola, la moralité de la littérature est un problème primordial, d'autant plus qu'il s'expose sans cesse aux accusations d'immoralité depuis *Thérèse Raquin*. Face à ces reproches, il cherche à faire reconnaître la moralité de son roman, en dénonçant à son tour l'immoralité du roman idéaliste. Dans *Les Romanciers contemporains*, en parlant d'Octave Feuillet, il précise son opinion : « j'ai une idée arrêtée sur la prétendue moralité des romanciers mondains ; j'estime que cette moralité est pleine d'immoralité ; rien n'est malsain, pour les cœurs et pour les intelligences, que l'hypocrisie de certaines atténuations et que le jésuitisme des passions contenues par les convenances » (XI, 228) : selon Zola l'immoralité du roman idéaliste réside avant tout dans l'hypocrisie qui atténue la description de la réalité cruelle qui porte atteinte aux convenances.

En ce qui concerne cette hypocrisie, Zola signale plus d'une fois l'existence de deux morales. Il fait remarquer ce double critère de morale pour la première fois dans un article publié en 1872<sup>27</sup> : l'une est « la morale commune [qui] vit sur les mensonges des convenances, qui sourit en dessous de l'adultère, qui passe sur les petites infamies, pourvu qu'elles soient aimables et bien portées » (X, 962) ; l'autre est « la morale littéraire [qui] est d'une sévérité absolue. C'est la pudeur en habit noir et en cravate blanche. [...] avant de laisser sortir sa phrase, un auteur comme il faut la regarde de tous côtés, examine si elle est débarbouillée et coiffée, si elle ne blesse pas l'honnêteté par aucun détail négligé de sa toilette » (X, 962-963)<sup>28</sup>. Et les romanciers mondains à la Feuillet respectent hypocritement cette « morale littéraire » pour cacher l'ordure de « la morale commune ».

---

<sup>27</sup> Cet article est publié dans *La Cloche* du 15 septembre 1872 et repris dans *OC*, t. X, p. 962-965.

<sup>28</sup> Zola reprend ce sujet dans son article, « Les Deux Morales », publié dans *Le Voltaire* du 13 janvier 1880 et repris dans *Le Naturalisme au théâtre*, *OC*, t. XI, p. 303-307.

C'est dans « De la moralité dans la littérature » que Zola reproche ces romanciers mondains de « spéculer sur la vertu » (XII, 508). Il souligne l'inutilité du talent dans cette spéculation : l'écrivain n'a qu'à mentir de manière à flatter « les vertus de convenance et à la mode » (XII, 508), ce qui lui assure un succès matériel et mondain : « acclamé par les salons, son début, quel qu'il soit, le classe au rang des écrivains "sympathiques". On le couronne à l'Académie, en attendant qu'on lui ouvre les portes toutes grandes. Il est récompensé, décoré, embaumé » (XII, 510) : on peut y déceler une caricature de Feuillet. Ainsi, Zola considère que la prétendue vertu du roman idéaliste n'est en fin de compte qu'un moyen pour plaire aux gens du monde.

Selon Zola, la spéculation sur la vertu est fondée sur le personnage sympathique qui représente « l'idée que l'hypocrisie d'un public, plus ou moins consciente, se fait de la créature humaine » (XII, 510). Dans « Le Naturalisme au théâtre », Zola fait la théorie du personnage sympathique. Selon cette théorie, pour un personnage, on doit faire un choix, « prendre les bons sentiments, passer les mauvais sous silence » (XII, 1241) ; ces personnages sont « des conceptions idéales de l'homme et de la femme, destinés à compenser l'impression fâcheuse des personnages vrais, pris sur nature » (XII, 1241) : ce sont des types tout faits que l'on coule « dans le moule convenu du bon ton et de l'honneur » (XII, 1241). Il est très significatif que Zola compare les personnages sympathiques aux poupées ; ceux-là lui apparaissent comme « les poupées fabriquées pour l'amusement des âmes sensibles » (XII, 510) : le personnage sympathique n'est pas plus vivant que la poupée mécanique ; il n'est qu'une incarnation de la vertu mensongère.

Dans « Le Naturalisme au théâtre », Zola affirme que la querelle de la moralité littéraire se réduit à ces deux opinions : « les idéalistes prétendent qu'il est nécessaire de mentir pour être moral, les naturalistes affirment qu'on ne saurait être moral en dehors du vrai » (X, 1242). Ce qu'il dénonce en particulier, c'est qu'en réalité les idéalistes mentent pour être moraux mais pour amuser les lecteurs

dans la mesure où ces mensonges ne blessent pas les convenances de la haute société.

Pour Zola, la morale de l'œuvre d'art n'a rien à voir avec la morale sociale et toute faite. Déjà en 1866, dans le compte-rendu du *Jardin du chanoine* de Louis Ulbach, un des collaborateurs de la *Revue des Deux Mondes*<sup>29</sup>, le jeune critique n'apprécie pas ce roman qui prêche l'obligation morale : dans ce livre, « la passion est mise aux prises avec le devoir, et, comme dans tout roman honnête, c'est le devoir qui l'emporte. [...] Il [Ulbach] veut allier l'art à la morale » (X, 404). Mais Zola lui-même se fait « des idées diamétralement opposées, [en croyant] que l'art purifie tout, comme le feu » (X, 404). Deux ans plus tard, il affirme de nouveau que « la vérité, comme le feu, purifie tout » (X, 729), dans son article<sup>30</sup> répondant à celui d'Ulbach intitulé « La Littérature putride<sup>31</sup> » qui attaque contre l'immoralité de *Thérèse Raquin*.

Ainsi, au dire de Zola, il faut exclure la morale toute faite au nom de l'art et de la vérité. En 1864 déjà, il expose cette idée dans son compte-rendu d'*Aurélien* de Gaston Lavalley<sup>32</sup>, roman qui raconte la lutte de la passion et du devoir chez un prêtre. Ce qui ne plaît pas au jeune Zola, c'est que Lavalley dégage de ce combat intérieur du prêtre une morale sociale contre le célibat des prêtres : il voudrait lire « une étude pure, une histoire des souffrances de ce prêtre écrite sans parti pris par un écrivain insoucieux de conclure » (X, 315) qui donnerait à ce livre « une vie intense, un intérêt humain saisissant que l'examen d'une thèse social n'accroîtrait certainement pas » (X, 315).

Zola y remarque deux types d'écrivains qui diffèrent sur le plan de l'analyse psychologique : « certains écrivains, Stendhal, entre autres,

---

<sup>29</sup> Le compte-rendu de ce roman est publié dans *L'Événement* des 20 et 21 mars 1866 et repris dans *OC*, t. X, p. 404-410.

<sup>30</sup> Cet article intitulé « Réponse à Ferragus » est publié dans *Le Figaro* du 31 janvier 1868 et repris dans *OC*, t. X, p. 727-730.

<sup>31</sup> Cet article est publié dans *Le Figaro* du 23 janvier 1868.

<sup>32</sup> Ce compte-rendu est publié dans *L'Écho du Nord* du 19 juillet 1864 et repris dans *OC*, t. X, p. 314-317.

ont eu cette curiosité froide de l'anatomiste qui taille en plein corps humain, émerveillé d'apprendre et songeant peu à s'apitoyer ; ce ne sont pas là les moins grands. D'autres, George Sand, par exemple, n'ont pu toucher à cet éternel malade qu'on nomme le cœur, sans chercher à le soulager dans ses souffrances ; il y a en eux plus de charité et de miséricorde que de curiosité ; ils mettent à nu les plaies pour les panser, et trouvent une leçon dans chaque souffrance » (X, 315). On peut y voir, sans généralisation abusive, l'opposition entre la psychologie du naturalisme et celle de l'idéalisme.

Or, il faut remarquer que les articles que nous avons vus font partie de la campagne littéraire en faveur du naturalisme que Zola mène énergiquement dans la période de 1875 à 1881 : il attaque le roman idéaliste pour défendre le roman naturaliste. Autrement dit l'esthétique de l'idéalisme sert de contre-exemple de la théorie du naturalisme ; c'est dans cette perspective que, comme nous l'avons vu, Zola fait la comparaison entre Sand et les écrivains qu'il considère comme les romanciers naturalistes tels que Balzac ou Stendhal.

Dans le roman naturaliste, Zola veut remplacer les mensonges de l'imagination et du romanesque à la Sand et l'hypocrisie de la prétendue moralité à la Feuillet par les faits fondés sur « l'observation directe, l'anatomie exacte, l'acceptation de la peinture de ce qui est » (X, 1235) : suivant la formule célèbre de Zola, le roman devient « le procès-verbal<sup>33</sup> ». Dans « Lettre à la jeunesse<sup>34</sup> », Zola précise la vraie morale de la littérature telle qu'il la conçoit : tandis que « la morale des idéalistes est en l'air, au-dessus des faits [et qu]'elle consiste en maximes, qu'il s'agit d'appliquer à des abstractions » (X, 1228), la morale du naturalisme consiste à apporter « les documents nécessaires pour qu'on puisse, en

---

<sup>33</sup> Entre autres, dans un article célèbre, « Le Roman expérimental », Zola affirme qu'« un roman expérimental, *La Cousine Bette* par exemple, est le procès-verbal de l'expérience, que le romancier répète sous les yeux du public » (*Le Roman expérimental*, OC, t. X, p. 1179).

<sup>34</sup> Cet article est publié dans *Le Messager de l'Europe* en mai 1879 et repris dans *Le Roman expérimental*, OC, t. X, p. 1205-1230.

les connaissant, dominer le bien et le mal » (X, 1228-1229). On peut considérer ces documents comme le procès-verbal au sens plus que métaphorique du terme : dans « De la moralité<sup>35</sup> », Zola rapproche les écrivains des magistrats ; à ses yeux, les deux professions ont la même mission de « tout savoir et de juger » (X, 1331)<sup>36</sup>.

Ainsi, la doctrine du roman naturaliste s'établit sur la négation du roman idéaliste qui dérive du romantisme. On sait toutefois que l'attitude de Zola envers la littérature romantique reste toujours équivoque : tout en critiquant vivement l'esthétique de l'école romantique, Zola reconnaît plus d'une fois que lui et sa génération sont « gangrenés de romantisme jusqu'aux moelles » (XI, 226). D'ailleurs, dans un de ses articles<sup>37</sup>, il confesse : « si j'ai parfois des colères contre le romantisme, c'est que je le hais pour toute la fausse éducation littéraire qu'il m'a donnée. J'en suis, et j'en enrage » (X, 1323). Zola est tout imprégné de romantisme dans sa jeunesse, comme le montrent ses lettres de 1860 qui témoignent de son admiration pour Sand. Mais, à l'époque où Zola combat contre l'idéalisme, il s'efforce au moins théoriquement de nier l'effet de cette « fausse éducation littéraire » qui sommeille toujours chez ce romancier.

Il faut remarquer qu'à la fin du siècle, le romantique Zola réapparaît de plus en plus visiblement. C'est notamment dans la première ébauche des *Quatre Évangiles* écrite en 1897 que l'on peut constater son retour au romantisme. Il y déclare : « contenter mon lyrisme : me jeter dans la fantaisie, me permettre tous les sauts d'imagination dans le rêve et l'espoir. [...] Je suis content surtout de pouvoir changer ma manière, de pouvoir me livrer à tout mon lyrisme et à toute mon imagination. [...] Il faut que ces romans n'aillent pas qu'à des lettrés, mais passionnent les femmes. Donc,

---

<sup>35</sup> Cet article est publié dans *Le Voltaire* du 4 mai 1880 et repris dans *Le Roman expérimental, OC*, t. X, p. 1329-1332.

<sup>36</sup> Zola ajoute : « entre les magistrats et les écrivains, il n'y a qu'une différence, c'est que parfois les écrivains laissent des œuvres de génie » (X, 1331).

<sup>37</sup> « Les Frères Zanganno », article publié dans *Le Voltaire* du 6 mai et repris dans *Le Roman expérimental, OC*, t. X, p. 1319-1328.

nécessairement tout un côté dramatique et tendre, mais d'une intensité décuplée<sup>38</sup> ».

On peut dire que ce que Zola envisage d'écrire ici, c'est à peu près le roman idéaliste à la Sand ; il cherche même à charmer les lectrices. Conformément à cette intention, l'idéalisme poétique abonde dans les *Quatre Évangiles*, entre autres dans *Fécondité* (1899). L'esthétique idéaliste et romantique revient dans les derniers romans de Zola, ce qui nous permet de constater une place privilégiée tenue par le roman idéaliste chez cet écrivain naturaliste.

---

<sup>38</sup> OC, t. VIII, p. 506-507.